

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

XIX

— Allons! murmura Renée en baissant la tête, encore des mystère!...

Ursule, voulant couper court à un entricien qui l'embarrassait au delà du possible, embrassa la jeune fille et sortit avec elle pour continuer les emplettes indispensables.

Lantier, toujours agenouillé sur le tapis, ayant l'oreille collée au trou de la serrure, n'avait perdu pas un seul mot de la conversation des deux femmes.

Aussitôt qu'elles eurent quitté la chambre, il abandonna son poste d'observation et vint se rasseoir près de la table où l'attendait son café refroidi.

—Tiens! tiens! tiens! murmura-t-il; très curieux et très intéressants les renseignements!... Ah! la petite ignore de qui elle est fille... Elle ne sait pas où elle va... Elle ne se doute point que des millions l'attendent... Le nom même de la dame Sollier lui est inconnu! Sapristi! mais tout cela me met dans les mains des masses d'atouts? Demain soir la vieille et la jeune partiront par le train de six heures vingt minutes... Ni l'une ni l'autre n'arriveront à Paris, et j'aurai la lettre au notaire.

Léopold s'enveloppa dans son pardessus garni de fourrures, mit son cache-nez, ses lunettes bleues, enfonça son chapeau à larges ailes, et complètement méconnaissable alla faire un tour

dans la ville. Il ne lui déplaisait point de passer incognito devant la prison d'où il s'était si audacieusement et si adroitement échappé.

La neige tombait toujours. Le pavé des rues disparaissait

sous une couche épaisse que les balayeurs, convaincus de leur impuissance, ne tentaient même plus d'enlever.

Ursule et Renée regagnèrent de bonne heure l'hôtel et prirent dans leur chambre le repas du soir.

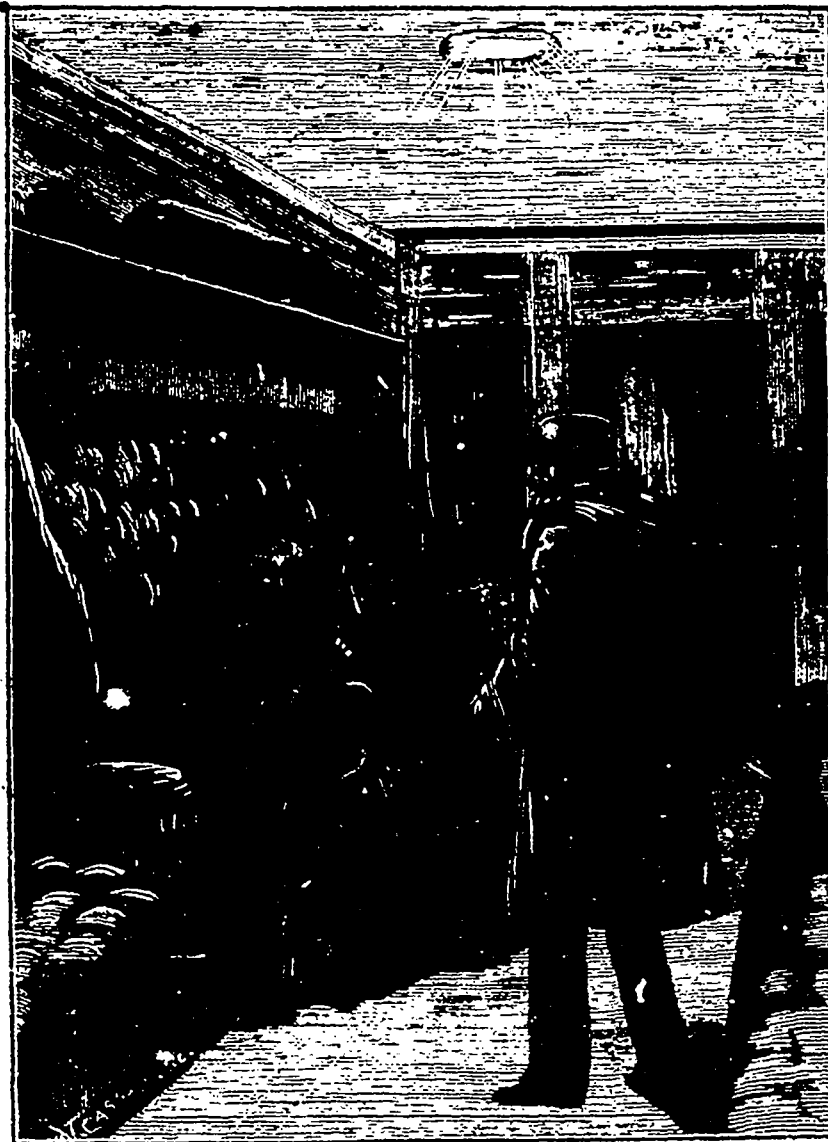
Lantier ne rentra qu'à la nuit close, portant une petite valise bouclée soigneusement. Il l'enferma dans le tiroir d'un meuble et se fit monter à diner.

Le lendemain les vêtements de la jeune fille furent prêts et livrés à l'heure convenue. Renée se vêtit de grand deuil, et la teinte noire de son costume sembla refléter les pensées sombres qui hantaient son esprit. Madame Sollier remplisit une malle des achats faits à Troyes, et vers cinq heures et demi l'omnibus de l'hôtel conduisit les deux femmes au chemin de fer.

Depuis quelques instants déjà la réclusionnaire évadé, absolument méconnaissable, attendait, sa valise à la main, dans une des salles de la gare. Il ne s'approcha

point d'Ursule et de sa compagne mais il eut soin de ne pas les perdre de vue.

Lorsque la femme de confiance de Robert Vallerand se dirigea vers le guichet, il la suivit comme il avait fait à Romilly... Le nombre des voyageurs était très restreint par ce temps



Le misérable allait frapper...

de neige et de grand froid. Trois personnes seulement se trouvaient au guichet entre Ursule et Léopold. Il entendit madame Sollier demander à l'employé :

- Pourrais-je avoir un compartiment réservé pour Paris?...
- Combien vous faut-il de places?
- Il m'en faut que deux.
- Êtes-vous disposée à en payer quatre?
- Parfaitement?

— Jo vais faire prévenir le chef de gare afin qu'on vous réserve un coupé. Voici vos billets.

Ursule paya, rejoignit Renée, et entra avec elle dans la salle d'attente des voyageurs de première classe.

Le tour de Léopold arriva.

— Une place pour Paris... dit-il en mettant sur la tablette un billet de cent francs.

— Quelle classe?

— Première... Pas beaucoup de monde aujourd'hui, monsieur...

— Par un temps pareil on aime à rester chez soi... répliqua l'employé en rendant la monnaie. Le train sera presque vide...

— Je l'espère bien... pensa Lantier, et il quitta le guichet.

Dix minutes après l'heure réglementaire le train venant de Chaumont arrivait en gare.

Ainsi que l'avait prévu le préposé aux tickets, il était presque vide. On ouvrit les portes des salles d'attente et les voyageurs à destinations de Paris et de la ligne traversèrent le quai afin de gagner les wagons.

Léopold vit Ursule et Renée prendre possession du coupé retenu pour elles, et s'installa lui-même dans un compartiment où il se trouvait seul.

Après six minutes d'arrêt le train repartit à toute vapeur.

XX

De Troyes à Paris la distance n'est que de cent soixante-sept kilomètres. Les trains express, ne s'arrêtant qu'aux grandes stations, la franchissent en cinq heures.

Un voyage aussi court ne pouvait être bien fatigant pour Renée, et madame Sollier n'avait tenu à avoir un compartiment réservé que pour qu'il fût possible à la jeune fille de s'isoler dans sa douleur. En agissant ainsi, la pauvre femme servait merveilleusement, sans le savoir, les projets de Lantier.

Ce dernier attendit que le train fût en marche, puis il se leva et, se plaçant sous la lumière de la lampe éclairant le compartiment, tira de sa poche un « Indicateur » et se rendit compte des distances à parcourir entre les grandes stations où stoppait le train. Il suivait du doigt la désignations des gares. Son doigt s'arrêta sur la station de Longueville.

— Entre « Longueville et Maison-Rouge », se dit-il, le train met vingt-cinq minutes, c'est plus de temps qu'il n'en faut pour agir; c'est là que j'agirai...

Après avoir refermé son « Indicateur », qu'il plaça sur le coussin près de lui, il exhiba un de ces longs couteaux poignards qu'on appelle « couteaux de Nontron »; il l'ouvrit et en examina la lame épaisse, longue et affilée.

— C'est une arme terrible... murmura-t-il avec un sourire. Deux coups et tout sera fini... Héritière et dame de confiance iront de compagnie dans un monde meilleur... J'aurai la lettre et je déferai bien la police de découvrir jamais qui a fait le coup. Ce sera une seconde édition de l'affaire de Jud... Le mystère

dont madame Ursule entoure la fille de Robert Vallorand rendra les ténèbres insondables... Mon cousin Pascal Lantier me devra une fière chandelle... et un joli million...

On venait de franchir la halte de « Savidres ». Léopold mit la tête à la portière de son compartiment, mais il la retira aussitôt. La neige tombant à gros flocons l'aveuglait. La campagne tout entière disparaissait sous une nappe blanche épaisse. Le vent soufflant avec violence creusait des sillons dans cette nappe et, partout où la voie se trouvait encaissée, produisait des amoncellements difficiles à franchir.

On arrivera, non sans un nouveau retard, à Longueville où le train stationnait pendant quelques minutes. Quatre ou cinq voyageurs quittèrent les wagons pour se déraïder les jambes en marchant sur le quai. Le chef de gare jeta l'épouvante dans leurs âmes en affirmant que si la neige continuait à tomber on n'arriverait pas jusqu'à Paris.

Léopold, on le comprend sans peine, tenait à se montrer le moins possible; il ne quitta point son compartiment.

— Messieurs les voyageurs, en voiture! crièrent les employés.

Et le train se remit en marche. Le réclusionnaire évadé, certain qu'il n'y aurait aucun arrêt nouveau pendant un laps de vingt-cinq minutes, déboula la valise qu'il avait placée près de lui. Il en tira un caban et une casquette d'employé de chemin de fer, endossa le caban, se coiffa de la casquette dont il abaissa la visière sur ses yeux, s'enveloppa le bas du visage d'un cache-nez à carreaux blancs et noirs, et plaça le couteau de Nontron tout ouvert dans la poche de côté de son caban.

— Allons, dit-il ensuite tout haut et d'un ton ferme, le moment est venu!

Le misérable baissa la glace. Une rafale de neige s'engouffra dans le compartiment. Il n'y prit pas garde, se pencha au dehors, fit jouer la targette, tourna la poignée, et la portière s'ouvrit. Léopold descendit sur le marche-pied que la neige accumulée et durcie rendait glissant, saisit la barre de cuivre courant le long du wagon, referma sans bruit la portière, et pendant une ou deux secondes se tint debout et immobile.

Le temps était effroyable; le vent soufflait en foudre. Les lucres intermittentes du foyer bourré de houille mettaient de pâles éclairs dans le ciel couleur d'encre.

Malgré les efforts de la vapeur le train marchait mal vite. On eût dit que les éléments se faisaient complices de l'assassin.

Lantier se baissa afin que sa tête ne se trouvât point au niveau des vitrages et, se soutenant à la barre de cuivre qui lui glaçait les mains, il suivit lentement le marche-pied. Il allait au compartiment loué par Ursule. Ce compartiment se trouvait le premier du wagon dont lui-même occupait le dernier. Rampant dans l'ombre comme un chat-tigre qui guette sa proie et va la saisir, Léopold arriva jusqu'au coupé, se dressa, tourna la poignée, ouvrit à demi la portière et se dressa dans l'entre-bâillement.

Ursule et Renée étaient assoupies. Elles se réveillèrent en sursaut et regardèrent l'importun qui venait troubler leur sommeil. Le costume d'employé de chemin de fer qu'avait endossé le misérable dissipa dès le premier coup d'œil la naissante inquiétude des deux femmes.

Lantier ne livrait rien au hasard, et c'est pour obtenir ce résultat qu'il avait choisi le déguisement dont nous l'avons vu se revêtir. Il entra tout à fait dans le coupé et referma la portière derrière lui.

— Vos billets, s'il vous plaît... dit-il en portant la main à sa casquette.

Ursule fouille son sac pour prendre les tickets. Renée, mal éveillée, s'accota de nouveau dans l'angle capitonné et renferma les yeux.

Au lieu de tendre la main pour recevoir les billets que madame Sollier allait lui donner, Léopold glissait cette main sous son caban couvert de neige et saisissait le couteau de Nontron.

— Voilà monsieur... fit Ursule en tendant les deux billets.

Le misérable allait frapper. Soudain retentirent de bruyantes détonations, et le train dont la marche se ralentissait de plus en plus s'arrêta court. Lantier, stupéfait, recula.

— Que se passe-t-il, monsieur ? fit vivement Ursule bouleversée par les explosions ? Quo signifie cela ?

— Je n'en sais rien, madame... répliqua le faux contrôleur.

Un grand ramue-ménage se produisit sur toute la longueur du train. On entendait des carreaux glisser dans leurs rainures, des portières s'ouvrir. Des voix que l'effroi rendait tremblantes s'élevaient en avant et en arrière, formulant des questions inintelligibles.

Renée à son tour demanda :

— Mon Dieu, monsieur, qu'y a-t-il donc ? Sommes-nous en danger ?

— Je n'en sais rien, répondit Lantier pour la seconde fois.

Il ne mentait pas. Les détonations et l'arrêt du train lui semblaient inexplicables. La seule chose qui pour lui fût évidente, c'est qu'il ne pouvait en ce moment mettre son projet à exécution.

— Je vais m'informer... ajouta-t-il.

Puis, sortant du coupé qu'il referma, il reprit le chemin du compartiment qu'il occupait et où il dépouilla en toute hâte son costume de contrôleur du chemin de fer.

Les cris et les questions continuaient à se croiser. Des visages pâles de terreur ou rouges de colères émergèrent des portières. On voulait des explications ; on les exigeait des employés ahuris qui paraissaient fort disposés à perdre la tête. Enfin le chef de train répondit :

— Les pétards étaient un signal d'arrêt. La neige obstrue complètement la voie... Impossible d'aller plus loin...

Ces paroles furent accueillies par un déchaînement d'imprécations.

— Tonnerre du diable ! se disait Léopold. Tout allait être fini et tout est à recommencer !... pas de chance !

— Où sommes-nous ? demandèrent des voix confuses !

— A deux kilomètres de Maison-Rouge... répliqua le chef de gare. Je vais envoyer prévenir que nous nous trouvons en détresse et réclamer des secours qui, je l'espère, ne se feront point attendre...

Ursule et Renée déploraient ce retard imprévu, mais la lutte contre les éléments était impossible, il fallait se résigner.

On tira des pétards de minute en minute, la vapeur siffla sans relâche et deux hommes, affrontant la neige qui leur montait plus haut que les genoux, partirent dans la direction de Maison-Rouge.

Une heure et demie après leur départ arriva le secours attendu, sous la forme d'une escouade de terrassiers portant des torches et des outils. Il s'agissait de déblayer, sur une longueur de cent mètres environ, la voie qu'un amoncellement de neige obstruait.

Vers trois heures du matin le train se remit en marche et parvint lentement à Maison-Rouge ; mais il ne pouvait aller plus loin, le fil électrique signalant la voie comme impraticable entre Nangis et Grandpuits. Les voyageurs durent mettre pied à terre, chercher un gîte et attendre.

Renée et madame Sollier étaient momentanément sauvées.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1882 — (No. 146.)

LE TESTAMENT SANGLANT

TROISIÈME PARTIE.

V

LE RAYON.

CHARLES DE VARNI A MADAME DUNOYER.

« Avignon, le 23 novembre 1846.

« Oh ! madame, que de bien m'a fait votre lettre ! Soyez mille fois remerciée et bénie, vous qui avez une parole pour toutes les peines, un baume pour toutes les blessures ! Maître Ermel me l'a bien dit : vous êtes une de ces femmes d'élite, destinées à réconcilier avec le monde, avec les affections tendres et douces, ceux que des chagrins et des mécomptes ont fait douter des autres et d'eux-mêmes ! Près de ces âmes exquises, les âmes froissées trouvent à se ranimer et à guérir, comme, sous votre beau climat, les plantes délicates trouvent la chaleur et la vie. Merci encore ! votre lettre m'ouvre une nouvelle existence ; elle me donne ce qui me manquait jusqu'ici ; je ne suis plus seul, je ne suis plus orphelin, je ne suis plus déshérité de tout lien et de toute famille. Pour moi, maître Ermel est presque un père, et jamais il ne m'a été si cher que depuis qu'il m'a parlé de vous.

Pauvre notaire ! si vous saviez de combien de questions je l'accable chaque soir, lorsqu'assis au coin de son feu, et les pieds sur les tisons, nous nous lançons dans de longues causeries ! Ces causeries sont toutes peuplées de vous ; involontairement, votre nom arrive sur mes lèvres ; Calixte me sourit avec complaisance, et alors !... nous voilà, comme la plume de madame de Sévigné, avec la bride sur le cou. Je ne puis me lasser de l'entendre rappeler tout ce qu'il y a en vous de bon et d'aimable, votre dévouement à son vieil ami Lazare, votre courage au milieu des difficultés de cette succession, vos nombreux sacrifices pour conserver intact l'antique honneur de la maison Dunoyer, et, au milieu de tout cela, votre grâce souriante, votre esprit simple et charmant, vos talents, votre goût pour les arts, pour les mystérieuses harmonies du ciel et de la mer, pour tout ce qui élève et ennoblit l'âme. « Ludovise, me dit-il alors (oh ! pardon ! c'est lui qui parle !) « est, après vous, la personne que j'aime le plus ; vous, comme « mon fils, elle comme ma fille ! »

« Comment vous peindre, madame, toute la diplomatie que je déploie pour lui faire répéter cette phrase au moins deux ou trois fois par soirée ? Car alors il me semble que vous êtes ma sœur !... ma sœur ! oh ! avec quel charme divin j'écris ce nom, si pur et si doux, que tous les cœurs s'adoucissent et se purifient en le prononçant !

« Pardon ! ma plume court en avant de mes pensées ; je l'arrête pour vous faire un aveu ; grondez-moi bien, je le mérite, et

tout m'est aimable venant de vous, même vos reproches. Je ne sais pas pourquoi l'on parle de la curiosité des filles d'Ève ; nous aussi, nous sommes fils de cette commune mère, et nous avons eu, je vous l'assure, une bonne part dans l'héritage. Vous m'imposez une condition que je trouve bien lourde. c'est de ne jamais vous demander le motif de votre premier refus, de cette terrible lettre à la troisième personne, » qui ma rendu si malheureux. Savez-vous bien, madame, qu'il y a là de quoi faire trotter une imagination plus paisible que la mienne, et que je suis tenté d'imiter cette petite fille à qui ses parents embarrassés de ses questions, avaient ordonné de n'en plus faire et qui demanda « pourquoi » il ne fallait pas demander pourquoi ? Oui, madame, je vous avoue humblement que je me creuse la tête, depuis huit jours, pour deviner à quel mystérieux motif je dois attribuer ce changement soudain, la cérémonieuse brièveté de votre première lettre et la délicieuse cordialité qui respire dans la seconde.

J'ai beau chercher, ruminer, discourir avec moi-même ; je ne trouve aucune réponse raisonnable. Ainsi donc, madame, puisque nous sommes en train de conclure des ventes, des achats, des locations et des marchés, voulez-vous que nous transigions encore sur ce point ? Je souscrirai à toutes les autres conditions que vous m'imposez ; je ne partirai pas pour l'Afrique ; je me résignerai au rôle officiel de bienfaiteur ; mais vous me pardonnerez le mouvement de curiosité auquel je cède en ce moment ; vous qui êtes si gracieuse et si bonne, ne faites rien à demi ; ne me laissez pas consumer dans mon ignorance ; dites-moi tout ; je suis sûr que j'y trouverai une raison de vous aimer davantage, de vous remercier avec plus de ferveur encore, de me dire, avec plus d'entraînement et de bonheur, votre tout dévoué,

» CHARLES DE VARNI. »

CHARLES DE VARNI A MADAME DUNOYER.

« Avignon, 7 décembre 1846.

« Quinze grands jours, et pas un mot de vous ! Pas une ligne de réponse à la lettre où je vous remerciais de ce qui me rendait si heureux ! Que vous ai-je fait ? Vous ai-je déplu sans le vouloir ? Cette curiosité dont je n'ai pu retenir l'expression, vous a-t-elle offensée ? Vous repentez-vous déjà d'avoir laissé tomber sur mon isolement un rayon d'amitié et d'espoir ? Ah ! il fallait persister dans vos premiers refus ! Il ne fallait pas m'écrire cette page si affectueuse et si douce que j'ai relue tant de fois ! Il fallait me laisser partir, chercher, dans une vie nouvelle, la distraction et l'oubli ! L'oubli ! m'est-il possible maintenant ?

« Je ne vous connais pas, et pourtant votre image est sans cesse présente à ma pensée : j'ai si souvent forcé maître Ermel à me faire votre portrait ! Grâce à lui, votre regard et votre sourire existent pour moi comme si je vous avais vue déjà me sourire et me regarder ! Ce bien là, vous ne pouvez plus me le reprendre, car ce n'est pas vous qui me l'avez donné : pourquoi donc me l'envier ? Pourquoi vouloir que je retombe dans cette solitude d'esprit et de cœur, si dangereuse et si cruelle ?

« Ma lettre était-elle indiscrette ? Ai-je dépassé les bornes de la reconnaissance et du respect ? Sommes-nous donc soumis à cette déplorable stratégie mondaine, à cette nécessité de chicaner sur les mots et sur les syllabes, nous qui sommes affranchis de tout lien, qui ne relevons que de notre conscience et de Dieu ? S'il en est ainsi, madame, je n'ai qu'à vous demander pardon, je vous avais mal jugée ; j'avais cru que vous liriez dans la sincéri-

té de mon âme, et que vous n'auriez rien à repousser là où je n'avais rien à feindre !

« Qu'avais-je dit de si coupable ?... Oh ! c'est vrai, je m'en souviens à présent ; l'aimable nom de sœur s'était glissé sous ma plume ; c'était trop exiger, n'est-ce pas ? Une sœur est si indulgente et si tendre ! Aucune arrière-pensée ne l'arrête ou ne l'effraye, lorsqu'il s'agit d'épargner un chagrin, de détourner un péril : une sœur, c'est l'ange gardien visible, le gracieux intermédiaire entre la mère et l'épouse, tenant de l'une par la bonté et le dévouement, de l'autre par la jeunesse et le charme. Si vous aviez accepté cette place auprès de moi !... mais je le sens maintenant, rien ne justifiait cette ambition et cette espérance.

« De quel droit voulais-je vous contraindre, moi étranger et inconnu, à intervenir ainsi dans ma vie ? L'amitié s'obtient-elle de force ? Le cœur n'est-il pas libre de disposer, à son gré, de ses affections ? Oui, j'avais tort... ne me punissez pas avec trop de rigueur ; écrivez-moi seulement un mot pour me dire que vous me pardonnez ; un mot qui rompe ce silence de glace, qui rétablisse entre nous un lien, si léger qu'il soit ! Ménagez ma pauvre tête, mon imagination toujours prête à courir les grands chemins !

« Si vous l'exigez, je m'engagerai formellement à ne plus troubler votre repos ; je ne vous écrirai plus ; vous ne saurez plus si j'existe ; je redeviendrai pour vous l'inconnu d'il y a deux mois. Si, comme je le crains, c'est là votre secret désir ; si c'est pour moi le seul moyen de ne pas vous déplaire, je m'y résignerai sans murmure ; mais ce dernier sacrifice mérite une récompense : oh ! par pitié, accordez la moi en m'écrivant ces deux lignes que je réclame, ces deux lignes qui me diront si je dois de nouveau me regarder comme tout à fait seul, comme tout à fait malheureux.

« J'ai l'honneur d'être, madame, avec le respect le plus profond, votre humble et dévoué serviteur,

» CHARLES DE VARNI. »

MADAME DUNOYER AU VICOMTE CHARLES DE VARNI.

« J'envoie, monsieur, à l'adresse de maître Calixte Ermel, à Avignon, le premier tableau que je viens de terminer pour vous. Soyez assez bon, je vous prie, pour m'en accuser réception, pour ne pas me garder rancune de mon silence, et pour croire aux sentiments sincères de votre dévouée servante.

» LUDOVISE DUNOYER. »

LE VICOMTE CHARLES DE VARNI A MADAME DUNOYER.

« Avignon, le 22 décembre 1846.

« Mais, Madame, ce tableau... non, je ne me trompe pas... ce n'est pas une vue de Saint-Tropez, c'est une vue de l'Oberland ! c'est la vallée de Lauterbrunn, prise du haut des pentes escarpées de la petite Shédeck ! Oui, je reconnais, à ne pouvoir m'y méprendre, tous les détails de cet admirable paysage : la cascade, le chalet, le mince et hardi sentier circulant à travers la montée rapide dont les plis le cachent et le découvrent tour à tour comme les trolçons d'un serpent coupé... et, au bas, ce groupes de voyageurs s'acheminant précipitamment vers le chalet, pour éviter l'orage qui s'amasse et se déchire aux pointes des montagnes. rien n'y manque ; ce tableau fait partie de mes souvenirs, et, en le retrouvant sur cette toile, je me demande par quelle mystérieuse magie vous avez pris, dans mes impressions de voyage, cette page à demi effacé déjà, pour me la rendre vivante, colorée, splendide, baignée dans les humides rayons d'une soirée d'été, rajunie par la puissance de votre pinceau...

« Au nom du ciel, pourquoi avez-vous choisi ce site lointain, au lieu de Saint-Tropez et de ses rives ?

« Est-ce le hasard ? Y a-t-il dans ce choix un but que j'ignore une allusion à un temps que j'oublie ? Saviez-vous que j'ai habité la Suisse, que j'ai parcouru ce sentier de Lauterbrunn ? Avez-vous voulu me causer un plaisir, ou me donner une leçon ? Qui êtes-vous ? quel est votre secret, vous qui évoquez le passé dont on ne veut plus, vous qui formez l'avenir auquel on aspire ?

« Je vous en conjure à genoux, ne me faites pas trop longtemps attendre l'explication de cette étrange énigme ; je le sens, je le sais, j'en suis sûr, ma raison n'y résisterait pas ! Voilà deux mois que mon âme est remplie de vous ; vingt fois, depuis ce temps, j'ai voulu partir, dire adieu à ce pauvre Calixte, qui ne comprend rien à mes extravagances : une force invincible me retient ; le pôle est à Saint-Tropez ; mon âme y revient sans cesse, ramenée par un irrésistible aimant... Oh ! par pitié, dites-moi tout ; votre image m'a été salutaire ; grâce à elle, grâce à vous, j'ai pu renoncer, sans déchirement et sans désespoir, à une illusion trompeuse que j'aurais cru ne pouvoir détacher de mon cœur qu'en le brisant ; j'ai pu, après un récit horrible qui me montrait ma famille et ma jeunesse vouées à des malheurs héréditaires, me sentir renafre à une vie nouvelle... Voudriez-vous être à votre tour mon mauvais génie ?

« J'ai assez souffert, j'ai eu assez à redouter de la méchanceté des hommes, des conditions fatales de ma destinée ; soyez pour moi le rayon qui finit l'orage, et non pas l'éclair qui le continue. Je vous en prie, les mains jointes, dites-moi pourquoi vous avez choisi cette vue de l'Oberland ; autrement, je croirais que vous prenez plaisir à l'anxiété qui me consume, à l'inquiétude qui me tue ; je croirais que vous vous repentez du bien que vous m'avez fait, et que par un raffinement inexplicable, vous n'avez voulu que me faire changer de désespoir, au lieu de consentir à me consoler.

« CHARLES DE VARNI. »

MADAME DUNOYER A CHARLES DE VARNI.

« Saint-Tropez, le 30 décembre 1846

« Je le reconnais, monsieur, la dissimulation est impossible à certaines âmes ; elle leur va mal, elle leur porte malheur ; coupables en y recourant, elles le sont encore lorsqu'elles veulent la réparer ; c'est ce qui m'arrive aujourd'hui.

« Vous n'êtes pas un inconnu pour moi. La santé de mon mari me força, l'an dernier, d'aller passer avec lui la saison des eaux à Uriage ; une fois là, comme il ne se remettait pas, le médecin lui conseilla de faire un voyage en Suisse, au lieu de retourner directement à Saint-Tropez, où l'attendaient des préoccupations pénibles. Je l'accompagnai, et nous parcourûmes ensemble, plutôt en malades qu'en touristes, ces pittoresques contrées.

« Mon mari était le plus excellent des hommes, mais, hélas ! il portait déjà en lui le germe de la maladie qui devait me l'enlever trois mois plus tard, le mauvais état de ses affaires, les difficultés toujours croissantes contre lesquelles il luttait, et qui lui apparaissaient plus menaçantes à mesure qu'il restait plus longtemps éloigné du logis, avaient en outre altéré l'égalité de son humeur, et donné à son caractère ces alternatives d'abattement et d'irritation, trop bien connues de tous ceux qui ont eu à consoler des malheureux ou à soigner des malades.

« M. Dunoyer était donc un triste compagnon de voyage pour une femme de vingt ans, un peu artiste, et qui se trouvant pour

la première fois en face de cette belle nature, eût voulu s'enivrer de grand air, de parfums alpestres, de brise, de verdure et de soleil. Dieu permit cependant que moi, qui devais tant à M. Dunoyer, qui lui avais voué une reconnaissance et une tendresse filiales, je n'eusse aucun mouvement de mauvaises humeur, et que, pendant tout ce voyage, aucun autre sentiment ne dominât dans mon âme que l'ardent désir de ramener mon mari à Saint-Tropez, consolé et guéri.

« Une fois, cependant, une velléité de révolte, dont personne heureusement ne put se douter, se manifesta dans mon pauvre cœur. Nous étions arrivés, un soir, à Interlaken ; mon mari, horriblement fatigué, voulut, par un caprice assez familier aux malades, être servi dans la salle commune ; on nous dit que nous souperions avec trois étrangers ; et, en effet, nous trouvâmes au coin de la cheminée, trois personnes : une femme et deux jeunes gens.

« Cette femme était si belle et si élégante, que je me sentis, moi, pauvre bourgeoise de Provence, profondément humiliée en prenant place auprès d'elle ; parmi les deux jeunes gens, il y en avait un qu'elle appelait son frère ; l'autre... Oh ! comment vous peindre, monsieur, de quelle expression d'amour s'animait son visage, chaque fois qu'il tournait ses regards vers cette femme ! et, quand il lui parlait, quelle émotion, quel frémissement dans sa voix !

« En ce moment, une bien mauvaise pensée s'empara de moi ; je regardai mon mari, dont la figure, éteinte par les soucis et par l'âge, ne répondait plus à la bonté de son cœur ; je le vis penché, avec une avidité malade, sur son assiette, où j'étais obligée de lui disputer les morceaux comme à un enfant... Je me dis (oh ! monsieur ! comdien il faut que j'aie confiance en vous pour vous avouer ces pensées coupables !), je me dis que, moi aussi, j'aurais pu épouser un homme d'un âge proportionné au mien, qui m'aurait aimée, qui m'aurait regardée... comme vous regardiez cette femme ! car c'était vous, monsieur ; pourquoi oserais-je à donner à ce simple récit ces détours artificiels qui rendent l'intérêt plus vif en suspendant la curiosité ? C'était vous.

Quelques heures après, l'hôte m'apporta, selon l'usage, le registre où les voyageurs s'inscrivaient ; j'y lus ces trois noms fraîchement tracés : « La marquise Clavia Belperani, Simon d'Arrioules, le vicomte Charles de Varni ; » et je me rappelai qu'en vous parlant, votre compagnon vous avait appelé Charles ; je ne pouvais donc me tromper.

« Votre nom éveilla en moi d'autres impressions : comme, depuis deux ans, mon mari m'avait chargée de la tenue de ses livres, et que j'étais d'ailleurs en correspondance suivie avec maître Calixte Ermel, je savais qu'il avait placé dans notre maison une somme considérable, faisant partie de votre fortune. Vous étiez notre créancier... Quel bizarre dédale que l'âme humaine ! je m'emparai de cette idée assurément bien secondaire ; je m'y cramponnai, pour justifier le sentiment d'irritation que j'éprouvais en songeant à vous, je me persuadai que je ne vous en voulais que de cet argent, de cette créance dont vous étiez, à coup sûr, bien innocent !

Je découvris cent raisons de vous trouver déplaisant ; je calculai (et tout cela en quelques minutes) que, puisque la belle personne à qui vous parliez avec tant de passion ne portait pas votre nom, et n'était par conséquent pas votre femme, vous étiez probablement lancé dans quelque pitoyable intrigue, ce qui annonçait un bien pauvre esprit. En un instant, vous fûtes pour moi un extravagant, un fat, un mauvais sujet... Sbrigani s'était

épris de M. de Pourceaugnac, à cause de la grâce avec laquelle il mangeait son pain ; je n'aurais pas pu donner, pour expliquer mon antipathie subite, de meilleure raison que Sbrigani.

« Je ne sais non plus à quelle singulière idée je cédai en prenant la plume pour m'inscrire à mon tour, sur ce registre. Je ne voulais pas que, s'il retombait entre vos mains, si vous désiriez savoir avec qui vous aviez soupé, vous fussiez mit sur la trace d'un nom que des relations d'affaires pourraient replacer plus tard sous vos yeux : je ne voulais pas laisser subsister entre nous même ce fil imperceptible ; et je n'écrivis sur ce livre que mon nom de jeune fille : « Ludovise Gérard. »

« Le lendemain, nous fîmes, mon mari et moi, la course longue et classique d'Interlaken à Lauterbrunn. La maladie ayant miné ses forces, il parcourut cette distance sur un de ces chevaux de montagne qui ont le pas si égal et si sûr. Moi, je suivais à pied, heureuse de marcher, de respirer, de vivre. Le temps était si beau, les rayons du matin se jouaient si bien à travers le paysage, que je me sentis peut-être un peu pénétrée par cette douce et balsamique influence.

« À mesure que je gravissais ces montagnes aux pentes florissantes, au front perdu dans l'azur, il me semblait que mon âme respirait des pensées meilleures, comme ma poitrine était vivifiée par un air plus pur. J'eus honte de moi-même, de ma mauvaise humeur de la veille, des velléités de haine et de colère que vous m'aviez inspirées. Je cherchai à en démêler le motif, et je reconnus bientôt que notre dette n'y était pour rien, que je vous en voulais de cet amour que vous paraissiez ressentir pour une autre.

« Je compris combien j'avais été injuste et folle. Envie, irritation, soupçons calomnieux, mécontentement de mon sort, injustice envers mon mari, j'avais commis toutes ces fautes en une seule, je ressentis un repentir sincère, et, pour être sûre de ne plus retomber dans les mêmes torts, je me promis bien de ne plus songer à vous.

« Vers le milieu de la journée, mon mari se sentant fatigué, nous entrâmes dans un chalet où il prit quelques heures de repos. J'en profitai pour fouiller dans mon léger bagage d'artiste ; je m'emparai d'un carton, d'un pliant et d'un crayon, et j'allai, quelques centaines de pas plus loin, dessiner la vue de cette magnifique vallée de Lauterbrunn, je m'étais appuyée contre le tronc d'un gros chêne, sentinelle avancée d'un massif de grands arbres qui couvraient tout ce plateau, et, par leurs ombres vigoureusement massées, faisaient paraître plus lumineux et plus limpides les fonds et les lointains.

« Mon travail commençait à m'absorber, lorsque j'entendis au-dessus de moi, dans le sentier qui serpentait à travers ces arbres, des voix jeunes et joyeuses, parmi lesquelles je distinguai la vôtre : je fus honteuse de sentir mon crayon trembler dans mes doigts, et cette impression pénible dont je me croyais délivrée, pénétrer de nouveau dans mon âme.

« Je vous rendis responsable de cette rechute ; il me sembla que, si nos regards se rencontraient en ce moment, vous me seriez odieux. Je me cachai donc de mon mieux derrière le tronc solitaire de mon chêne, et j'en fis une sorte d'observatoire d'où mes yeux se dirigèrent de votre côté.

« Soit hasard, soit à dessein, le frère de madame Ottavia Belperani avait couru en avant : vous étiez seul avec elle ; vous lui donniez le bras ; il y eut un instant où son pied glissa sur ce sentier rapide ; je vous vis pâlir, et, une seconde après, votre figure étincela de plaisir, parce qu'obéissant à un léger mouve-

ment de frayeur, Ottavia s'était appuyée sur vous avec plus d'abandon. Grâce à l'extrême pureté de l'air, j'entendais quelques-unes de vos paroles ; vous lui parliez avec tendresse, et elle répondait languissamment...

« Quelques minutes après, je cessai de vous entendre, mais je vous vis longtemps encore, sur le sentier qui courait jusqu'à Lauterbrunn, vous, doucement incliné vers elle ; elle, mollement appuyée sur vous... Le soir, nous logeâmes dans la même auberge ; mais je décidai mon mari à ne pas sortir de sa chambre ; j'y passai la soirée auprès de lui ; le lendemain, avant le jour, vous étiez partis dans une direction différente, et nous ne nous sommes plus revus.

« Maintenant, monsieur, pardonnez-moi ; je vous ai tout dit et probablement tout expliqué. Dans ma vie simple, calme et triste, mais sans remords et sans trouble, votre souvenir, par un singulier hasard, se rattachait pour moi au seul moment de mon existence où un sentiment dont je n'ai pas été maîtresse et dont j'ai reconnu l'absurde injustice, m'a rendu coupable envers Dieu, envers mon mari et envers moi-même.

« Je sais bien qu'au fond vous n'y étiez pour rien, et que tout homme jeune que j'aurais vu donnant, dans les mêmes circonstances, les mêmes marques d'amour à une femme jeune et belle, aurait éveillé en moi la même impression de mécontentement, de contrariété et d'envie. Aussi, suis-je impardonnable d'associer ce souvenir au votre.

« Cette prévention cependant a été assez forte pour me faire refuser d'abord l'offre obligeante que renfermait votre première lettre, et à laquelle vous aviez su donner une forme si délicate. J'aimais mieux avoir affaire à lord Milwood, à un étranger dont je ne connaîtrais jamais que les bank-notes, que devenir votre obligée et entrer en relations avec vous. Ensuite, j'ai rougi de mon entêtement, de mon refus ; je me le suis reproché surtout, lorsque j'ai vu, par votre seconde lettre, que votre imagination (un peu trop romanesque, permettez-moi de vous le dire !) prenait au tragique ma réponse négative, et que vous alliez, peut-être par ma faute, tenter de nouvelles aventures et courir de nouveaux périls.

« C'est alors que je vous ai écrit pour vous dire que j'acceptais et pour vous prier en même temps de ne pas me demander pourquoi j'étais revenue, d'une façon si subite et si complète, sur ce malencontreux refus. Votre lettre n'a pas été tout à fait telle que je l'espérais, que je le désirais... Je cherchais comment je devais vous répondre ; et, pendant que je m'adressais cette question, le temps s'écoulait.

« Vous m'avez écrit une quatrième fois, il y avait plus d'exaltation dans vos idées, plus de tristesse dans votre langage : je ne sais comment cela s'est fait ; involontairement, j'ai repris dans mes cartons le croquis que j'avais rapporté de la vallée de Lauterbrunn ; je m'étais promis de le brûler ; je n'en avais pas eu le courage ; les auteurs gont de ces faiblesses !

« Pendant que je rêvais à la façon dont je devais vous répondre, ce croquis, se transformant sous mes doigts, est devenu un tableau ; je me suis souvenu que j'en avais quatre à faire pour vous, en échange de mon année de loyer ; j'ai pensé que celui-là serait le premier, qu'il n'était pas trop mal réussi, et que vous aimeriez autant la vue d'un paysage qui vous rappelait sans doute de doux souvenirs, que celle d'un site inconnu qui ne dirait rien, ni à votre mémoire ni à votre cœur.

« Voilà toute l'histoire, monsieur, et j'ai honte qu'il y en ait si long : j'ai voulu tout dire ; car rien ne me pesait plus que ces

déguisements, ces détours et ces reticences. Vous voyez que le tout est bien simple, et que cette énigme sera moins meurtrière que celle du sphinx.

« A présent, je vous adresserai à mon tour une dernière prière. Je suis une pauvre femme très-simple, très-bourgeoise, pour qui le premier bien, à défaut de bonheur, doit être la tranquillité et le calme. Vous vous direz sans doute qu'après avoir adouci, avec une si gracieuse obligeance, les tristes détails qui ont suivi pour moi la mort de M. Dunoyer, il serait mal à vous d'apporter dans mon existence un élément d'émotion et de trouble que je ne dois pas connaître.

« J'ai peu d'expérience, mais il me semble qu'une femme de vingt deux ans ne peut pas être sœur, par le cœur, d'un jeune homme de vingt-neuf, quand elle ne l'est pas par le sang; ce sont là des illusions de roman, et, comme je n'en ai jamais lu, peut-être je m'en exagère la portée.

« Voici donc ma prière : vous m'écrirez encore une lettre bien courte et bien sage, pour me dire que vous me pardonnez toute cette pitoyable série de petites rancunes sans motif et de sottises reticences sans excuse. Ensuite notre correspondance en restera là; vous rentrerez dans le monde, non pas pour vous faire spahis ou bedouin, mais pour y vivre selon votre rang, et vous créer plus tard une famille de votre choix.

« L'homme n'est pas plus fait pour voyager constamment dans le pays des songes, que pour courir sans cesse les grandes routes; pour être éternellement rêveur, que pour être éternellement touriste. Revenez donc de bon cœur à la vie positive, la réalité a ses devoirs et l'illusion ses dangers.

« Quant à moi, je ferai des vœux sincères pour votre bonheur; je ne songerai à vous qu'avec une vive reconnaissance pour ce temps de répit que je passe dans ma chère maison de Saint-Tropez, et je me dirai constamment, du fond de l'âme, votre dévouée servante,

« LUDOVISE D. »

CHARLES DE VARNI A MADAME LUDOVISE DUNOYER.

« Avignon, 8 janvier 1847.

« Oui, madame, ma lettre sera courte; elle sera sage; car quelle sagesse plus grande que celle qui consiste à assurer le bonheur de sa vie ?

« Maître Calixte Ermel se charge de vous dire ce qu'était la marquise Ottavia Belperani; moi, je n'en ai pas le courage, et il m'a semblé d'ailleurs qu'il y aurait pour votre regard et pour votre cœur quelque chose de moins blessant, à ce que ce nom et cette image fussent retracés par la plume du bon vieux notaire que par la mienne.

« Moi, voici ce que j'ajoute à sa lettre : je vous aime, et je vous demande, comme le seul bonheur que je puisse espérer en ce monde, de vouloir bien m'accorder votre main.

« CHARLES DE VARNI. »

MADAME DUNOYER A M. CHARLES DE VARNI.

« Saint-Tropez, 17 janvier 1847.

« Je vous l'ai déjà dit, monsieur, je ne connais pas le langage et le cérémonial de la vie mondaine; j'ignore comment une femme plus civilisée que moi répondrait à votre démarche; mais je me croirais coupable de dissimulation et d'hypocrisie si je ne vous disais pas qu'elle m'a causé une vive émotion, et que j'en garde

une reconnaissance profonde. Oui, au milieu de mes soucis et de mes chagrins, à travers l'uniforme mélancolie d'une destinée qui couvre un voile de deuil et que j'ai voué d'avance à la médiocrité, à la résignation et au travail, ce sera pour moi un doux souvenir que celui du moment où un homme tel que vous m'a jugé digne d'être sa compagne. Que le sentiment qui vous a dicté votre lettre soit plus spontané que réfléchi; que je doive y voir l'élan d'une imagination romanesque plutôt que l'infailliable instinct du cœur; j'aurais certainement mauvais grâce à vous chicaner là-dessus; je ne dois apprécier que la démarche en elle-même, et elle est assez honorable pour que je vous en remercie.

« Peut-être ai-je tort de vous parler avec franchise, ce qui me rassure, c'est ce que je vais ajouter. Non, monsieur je ne dois pas prendre au mot un entrainement dont vous vous repentiriez plus tard. Songez qu'il ne s'agit pas cette fois d'une maison à vendre ou à louer, mais de deux existences à fixer à jamais. Songez qu'en acceptant je deviendrais responsable, non-seulement de votre malheur si je ne réussissais pas à vous rendre heureux, mais du mien si je trouvais dans cette union des déceptions et des larmes. Je sais bien que vous ne me reprocheriez jamais ni ma pauvreté, ni l'humilité de ma condition, ni l'imprudent coup de tête qui nous aurait donnés l'un à l'autre; et pourtant, je le sens, pour me causer d'horribles souffrances, il suffirait d'un mot, d'un geste, d'un nuage, d'une ombre qui trahirait malgré vous-même ce qui se passerait en vous.

« Je suis susceptible et fière comme toutes les personnes qui, n'ayant pour noblesse qu'une certaine dignité morale, craignent de la compromettre ou de la laisser offenser. Si je m'apercevais qu'une arrière-pensée de regret vint peu à peu me dérober votre affection, je ne me pardonnerais pas de m'être confiée en elle, et chacun de mes remords creuserait un nouvel abîme entre nous. Je serais plus malheureuse que les femmes qui trouvent dans leur ménage des chagrins immérités; ceux-là, on doit avoir tant de plaisir à les pardonner! Mais souillir par ma faute, être obligé à la fois de m'accuser et de douter de vous, ce serait un affreux supplice. Par pitié pour moi et pour vous-même, ne m'y exposez pas!

« Cette lettre est déjà trop longue; je la résume en quelques lignes: vous êtes millionnaire, et je suis pauvre: vous portez un beau nom, et je suis une humble plébéienne. Enfin, dans la seule rencontre qui nous ait placés un moment en face l'un de l'autre, et vous ai vu et vous ne m'avez pas regardée. Quo d'amour ne faudrait-il pas pour aplanir les deux premiers de ces obstacles, et comment, en songeant à la troisième de ces objections, croire à un amour sérieux et durable ?

« Quoi qu'il en soit, monsieur, je veux finir cette lettre comme je l'ai commencée, en vous assurant que la vôtre m'a vivement émue, que, pour repousser la demande qu'elle contient, il m'a fallu réfléchir, et que ce refus, inspiré par une prévoyance dont vous me saurez gré plus tard, ne change rien à ma reconnaissance et à mon dévouement.

« LUDOVISE D. »

CHARLES DE VARNI A MADAME LUDOVISE DUNOYER.

« Avignon, 27 janvier 1847.

« M'accuserez-vous, madame, d'une sagacité trop peu respectueuse si je réponds d'abord à ce que vous appelez votre troisième objection? Nous nous sommes rencontrés une fois; vous m'avez vu, et je ne vous ai pas regardé: voilà du moins ce que vous me

dites. Eh bien ! madame, détrompez vous. notre rencontre à Interlaken était, au contraire, vivante dans mon souvenir.

Vous savez aujourd'hui, par les révélations de maître Caixte Carmel, ce que c'était que cette idole, cette Ottavia Belperrai, dont j'étais alors occupé. Vous savez aussi par quel fatal enchaînement de circonstances j'avais été amené à croire que cette Ottavia était digne de mon affection. Mais ce que vous ne savez pas, ce que vous ne pouvez pas savoir (car je ne me l'explique à moi-même que depuis quelques jours), c'est le sentiment bizarre que j'éprouvai en vous voyant entrer dans la salle à manger d'Interlaken.

« Quoique rien ne pût me mettre sur la trace du glan diabolique de Simon, il m'arrivait souvent, auprès de sa prétendue sœur, de me demander si ces alternatives de coquetterie et de froideur, ces gradations habiles de langueur encourageante ou d'irritante réserve, n'étaient pas trop savantes, trop calculées, si un peu d'amour sincère pouvait se concilier avec tant d'art, et si je trouverais un bonheur sans mélange dans cette affection où l'azur touchait de si près à l'orange, le calme plat aux brises embaumées. Ces réflexions inquiétantes m'avaient justement assailli pendant toute la journée qui précéda le soir où je vous vis. Lorsque vous entrâtes dans cette salle, donnant le bras à ce pauvre sexagénaire, vieux par l'âge, par la souffrance et par le chagrin, il me sembla voir apparaître le génie du dévouement et de la bonté.

« Que je vous trouvais belle et touchante, dans vos simples vêtements de voyages ! Avec quel attendrissement je remarquais les soins attentifs, les délicates prévenances dont vous entouriez votre pâle et débile compagnon ! Un parallèle involontaire se présenta, en ce moment, à ma pensée ; avec cette rapidité d'impressions que je vous signale comme un de mes défauts, mais dont l'effet du moins était salutaire en cette circonstance, je vous comparai à la brillante Ottavia.

« Je me dis qu'il y avait, dans cette beauté timide, dans cet ensemble de simplicité et de grâce, des promesses de bonheur que j'avais tort peut-être d'attendre de cette femme au front superbe, qui semblait plutôt faite pour l'éclat, la vanité et le plaisir, que pour les joies intimes et les tendresses ignorées. — Oh ! me disais-je, me mettre tout à coup à la place de ce vieillard morose et malade qu'elle ne peut aimer qu'à l'aide d'un perpétuel sacrifice ! à ce dévouement résigné, à cette tendresse filiale, substituer une tendresse plus douce et plus passionnée ; voir se ranimer peu à peu, sous le souffle d'un amour jeune comme elle, ce regard amorti par l'abnégation et la patience, ce beau front incliné sous le poids de mystérieux ennuis !

« Tel fut mon rêve, et je dois vous avouer avec la même franchise qu'il ne dura qu'une minute. Ottavia me devina-t-elle ? Son instinct de femme lui fit-il craindre la rivale que venait de lui donner ce rêve d'un moment ? Je l'ignore : ce dont je me souviens, c'est qu'à l'instant ses manières envers moi changèrent. Pendant toute la journée, elle avait été froide, quinquise, désespérante de coquetterie et de caprice.

« Ce soir-là, elle devint affectueuse et bonne ; et sa stratégie féminine déplaçant tout à coup les rôles, ce fut elle qui se montra soumise, tendre et triste ; ce fut elle qui parut redouter de ne pas être assez sérieusement aimée, et qui, par cette nouvelle feinte, m'amena à redoubler d'éloquence et de passion.

« Voilà, madame, pourquoi, pendant le court de cette soirée, vos regards purent surprendre, entre la fausse marquise et moi.

une pantomime expressives dont mon cœur à trop de honte aujourd'hui pour qu'il ait besoin de vous en demander pardon. Voyez pourtant comme ces heures singulières, qui semblaient élever une barrière entre nous, nous unissaient en même temps par d'imperceptibles liens ! Pendant que vous ressentiez contre moi un mouvement d'irritation et de mauvaise humeur dont je suis tenté de me réjouir, je vous remerciais intérieurement d'avoir, par votre seule présence, provoqué ce changement dans les manières d'Ottavia, et forcé presque cette livrée souveraine à douter de sa toute-puissance...

« Que vous aviez raison de parler de cet étrange dédale qu'on aperçoit le cœur de l'homme ! Assurément, je n'étais amoureux que d'Ottavia ; et cependant je n'étais pas fâché qu'elle vous trouvât assez redoutable pour que son repos en fut troublé, et pour qu'elle s'efforçât de me faire croire à son amour, au lieu de se montrer si sûre du mien. Ainsi, vous ne cessiez pas de m'être présente, au milieu même des pensées qui me ramenaient à ma séduisante compagne ; mon âme ressemblait à ces ondes agitées où se confondent et se mêlent les images qui s'y réfléchissent.

« Quelques heures après, lorsque je fus seul dans ma chambre et que je voulus recueillir les impressions de cette soirée, je vous y retrouvai encore. Abandonné à moi-même, délivré de l'espoir de fascination qu'Ottavia exerçait sur moi, je fus de nouveau frappé du contraste qui me la montrait insouciant et splendide comme une fête, tandis que vous m'apparaissiez, dans un repli caché de mon cœur, suave et douce comme ces fleurs qui ne se révèlent que par leur parfum. Pour calmer l'agitation de mon esprit, j'ouvris ma fenêtre et respirai avec délices l'air de cette belle nuit.

« La Yung-Frau découpait son immense dôme de neige et de glace sur le sombre azur du ciel, où ruisselaient des milliers d'étoiles. Pardonnez à mes folies de rêveur et de poète ! j'en choisis deux : l'une étincelante comme un diamant, l'autre pâle et à demi-voilée, et ces deux étoiles devinrent encore pour moi l'image de ce qui se passait dans mon cœur.

« *« Où serait le bonheur ? murmurais-je. Celle-là est bien brillante et bien belle, mais elle a, dans son éclat même, quelque chose de la dureté glaciale de ces neiges éternelles où se baigne sa lueur ; l'autre élève à peine son front timide au-dessus de l'horizon lointain, mais l'on dirait qu'elle sourit à la terre, et qu'elle verse aux collines embaumées un peu de sa douce clarté.*

(A CONTINUER.)

A tous et chacun de nos lecteurs nous souhaitons une bonne et heureuse année, et les remercions bien sincèrement du généreux encouragement qu'ils nous ont donné jusqu'aujourd'hui. Nous les prions également de nous continuer leur bienveillant concours durant la quatrième année de l'Existence de notre feuille qui commence avec ce numéro.

LES EDITEURS.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui — (12 octobre 1882) — les conditions d'abonnement à notre Journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par la nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos listes à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par dépense 10 1er Janvier dernier, et même la liste complète (broché) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Editeurs,

Belle 1286, Bureau de Poste.

Sto-Thérèse, Montréal